

# Poèmes

Kenneth Rexroth

1966

# Table des matières

Années 1930	4
REQUIEM POUR LES MORTS D'ESPAGNE	4
L'AUTOMNE EN CALIFORNIE	5
EXERCICE TRÈS MATINAL	6
AUTRE EXERCICE MATINAL	7
LE 22 AOÛT 1939	8
GIC-HAR	10
SUR QUELLE PLANÈTE	11
Années 1940	12
LE MERCREDI SAINT DE 1940	12
AUTRE PRINTEMPS	13
ENTRE DEUX GUERRES	13
ANDRÉE REXROTH	14
QUAND AVEC SAPPHO...	15
LES AVANTAGES DE L'ÉRUDITION	17
UN NÉO-CLASSICISTE	18
SUR L'EAU	19
EN RAISON INVERSE DU CARRÉ DES DISTANCES	20
INCARNATION	22
IMMOBILES SUR LA RIVIÈRE	23
LA MUSIQUE DE LUTH	24
MARTIAL – XII, LII	25
FUYARDE	26
ANDRÉE REXROTH	27
BILLET DE NOËL À GERALDINE UDELL	29
SOTTOPORTICO SAN ZACCARIA	29
AU PIED DU MON SORATTE	30
Années 1950	30
JEU DE HASARD	30
LES SPIRALES DU TEMPS	31
MIROIR	32
MIROIR VIDE	33
POUR ELI JACOBSON	34
LES OISEAUX MOQUEURS	35
TOUTE UNE HISTOIRE	36
SOLITUDE	37
SÉRÉNITÉ	37
LES LUMIÈRES DANS LE CIEL SONT DES ÉTOILES	38
CODICILLE	40
LE VENDEUR DE POISSON AMBULANT ET LE CORDONNIER	41
Années 1960	43
DEUX POÈMES POUR BREW ET DICK	43
HUIT POÈMES POUR LA MUSIQUE D'ORNETTE COLEMAN	44

DÉJÀ JADIS . . . . .	48
LES PRÉS AUX TREMBLES . . . . .	49
OAXACA 1925 . . . . .	49
LES HOMMES DE L'ORGANISATION DANS LA SOCIÉTÉ D'ABONDANCE . . . . .	50
SOUS LES CYPRÈS, AU SOMMET DU CHEMIN DE CROIX . . . . .	50
CINQUE TERRE . . . . .	51
HAUTE PROVENCE . . . . .	52
PETIT À PETIT . . . . .	53
LA ROUE TOURNE . . . . .	54
YIN ET YANG . . . . .	55

## Années 1930

### REQUIEM POUR LES MORTS D'ESPAGNE

Les vastes constellations géométriques d'hiver  
Se lèvent au-dessus de la Sierra Nevada,  
Je marche sous les étoiles, les pieds sur la courbure connue de la terre.  
Je suis des yeux les clignotants d'un avion,  
Rouges et verts, qui s'enfoncent grondant vers les Hyades.  
La note des moteurs monte, aiguë, faible,  
Inaudible enfin, puis les lumières se perdent  
Dans la brume au sud-est, aux pieds d'Orion.  
Comme le bruit s'éloigne, le froid me saisit et la pensée  
Qui s'empare de moi me soulève le coeur. Je vois l'Espagne  
Sous le ciel noir battu de vent, la neige qui tournoie légèrement,  
Scintille et se déplace au-dessus des terres blafardes,  
Et des hommes qui attendent, transis, blottis les uns contre les autres,  
Un avion inconnu passant au-dessus de leurs têtes. L'appareil  
Dans la brume survole les lignes ennemies vers le sud-est,  
Des étincelles sous sa carlingue près de l'horizon.  
Quand elles s'effacent la terre frissonne  
Et le ronronnement faiblit. Les hommes se détendent un instant  
Et redeviennent nerveux dès qu'ils se reprennent à penser.  
Je vois les livres avortés, les expériences abandonnées,  
Les tableaux arrêtés, les vies interrompues,  
Que l'on descend dans les fosses recouvertes du drapeau rouge.  
Je vois les cerveaux gris, vifs, brisés et maculés de sang,  
Que l'on descend chacun dans son obscurité, inutiles sous la terre.  
Seul sur une colline de San Francisco, un cauchemar  
Tout à coup m'envahit et des cadavres  
Surgis de l'autre côté du monde se pressent contre moi.  
Alors, doux au début, riche et puissant ensuite,  
J'entends le chant d'une jeune femme.  
Les émigrants du coin de la rue veillent  
Le corps de leur fils aîné, renversé par un camion sans chauffeur  
Qui a dévalé la côte et l'a tué sur le coup.  
Les voix l'une après l'autre se joignent au chant.  
Orion traverse le méridien vers l'ouest,  
Rigel, Bellatrix, Bételgeuse, défilent en ordre,  
La grande nébuleuse miroite dans ses reins.

## L'AUTOMNE EN CALIFORNIE

L'automne en Californie est une saison  
Tempérée et anonyme, aux collines et aux vallées  
Incolores. Seuls les eucalyptus d'un vert noirâtre,  
Les conifères et les chênes, émergent de la brume ;  
Les champs sont en labours, nus, vacants ;  
Le bétail piétine les prés en pente ;  
Les fleurs sont mortes, les herbages flétris.  
Toute la nuit, le long de la côte, sur les crêtes,  
Passent des oiseaux, bruissant, haut dans la tiédeur du ciel.  
Seuls dans les prés en altitude les trembles  
Luisent comme des poissons rouges et or dans l'eau vive.  
Seules dans les villages du désert les feuilles  
Des peupliers tournoient dans l'air enfumé.  
Errant une fois encore dans la douceur du soir,  
Je rappelle mon coeur à l'ordre et mon esprit rouillé  
À la passion. Je ne devrais penser qu'à mes rêves, à l'amour, à la mort,  
À la beauté qui s'enfuit avec le temps comme un sang qui s'écoule,  
À ma solitude dans le monde, au milieu des images  
De jolies femmes et sous les constellations.  
Mais j'entends sonner les horloges de Barcelone à l'aube  
Et résonner les sifflets à Nankin, le midi.  
J'entends vrombir et claquer sèchement dans les airs  
Les avions de combat, le grondement sourd  
Des bombardements, les tirs précipités  
Des canons antiaériens.

À la première bombe sur Nankin,  
Une jeune femme fluette, au visage de lune, s'élance dans la rue  
Abandonnant bol de riz et enfants en larmes,  
Et, toute droite, murmure des insultes en scrutant le ciel.  
L'instant d'après, elle explose comme une poche d'eau  
Tandis que, dans un nuage de fumée et de poussière,  
Les murs lentement basculent sur elle.

J'entends les voix,  
Jeunes, épuisées et exaltées de deux camarades  
Dans une pièce close, à Madrid. Ils ont discuté  
La nuit entière. De la pêche à la truite dans les Pyrénées,  
De Spinoza, des soirs anciens de fête et de xérès,  
Des femmes qu'ils faillirent avoir, ont eues ou presque,  
De Picasso, de Velasquez, de la relativité.  
Des chandelles rougissent, des lueurs bleues  
Filtrent aux fentes des volets, le pilonnage  
Reprend : on dirait qu'il n'a jamais cessé.  
Le vent froid du matin est chargé de poussière,  
Leur permission prend fin. Soldats de choc  
Ils ne se reverront peut-être jamais. La lumière terne baigne,  
Dans une clarté impersonnelle, les uniformes rapiécés,  
L'exemplaire corné de l'Impérialisme de Lénine,  
La cartouchière pleine, l'étui et la crosse noire d'un revolver.

La lune se lève tard sur le mont Diablo,  
Énorme, presque pleine, et chaude ; le vent s'éloigne,  
Un brouillard brun venu des marais recouvre la baie,  
Et, dans les airs, le cri des oiseaux se fait soudain  
Puissant, nerveux, effarouché.

## EXERCICE TRÈS MATINAL

Chang Yuen est au seuil d'une brillante carrière.  
Fonctionnaire subalterne à Nankin,  
Il fréquente néanmoins les milieux dirigeants de la capitale.  
On lui prédit un grand avenir ;  
Mais il se pique de littérature.  
Il travaille sans énergie et vit la nuit ;  
Il regrette ces temps troublés ;  
Il aimerait se retirer du monde ;  
Il recherche ce qu'il nomme la cohésion sociale ;  
Il aspire à vivre dans une culture plus positive.  
Il a publié anonymement une étude savante  
"Sur la précision du Shinto en tant que déterminant culturel agnostique".  
Par moment, il croit que la planète est à la veille  
D'une Grande Renaissance Spirituelle.  
Il cultive un goût pour Rimbaud, Bertrand Russell et Tu Fu.  
Son rêve serait de s'installer à Paris.  
Il traverse le pont près des Ateliers textiles de l'Inspiration divine.  
Le bâtiment tremble de tout son long dans le fracas des machines.  
Les lumières verdâtres des fenêtres  
Clignotent devant les passants.  
Des porteurs entrent et sortent sous de vastes porches indistincts.  
Contre la barrière, dans un paquet de haillons, des visages brillent.  
Chang Yuen s'arrête sur le pont récitant à part soi :  
"Les concubines impériales  
Dansent vêtues d'un voile transparent  
Au pied du pavillon du Phénix Pourpre dans le soir."  
Il rêve aux filles qu'il aurait pu acheter dix dollars  
Quand la famine sévissait dans le Shan Tung.  
Il reprend doucement à voix haute :  
"Il faisait chaud, dans la vallée  
Bien que le soleil se fût couché depuis longtemps."  
Il repense au fils de Won, un ami très important ;  
Il est âgé de quatorze ans et arpente la nuit de Shanghai,  
Les joues fardées, dans les rues du Quartier International.  
Il décide de prendre son opium plus sérieusement.  
Des fleurs de poirier tournoient dans le brouillard.  
La marée soulève le fleuve.  
Le jour pointe au bout des rues.

## AUTRE EXERCICE MATINAL

Le brouillard du Pacifique circule à trente mètres  
Au-dessus des maisons et des collines de San Francisco.  
Après les journées lumineuses de mars, les vallées intérieures  
Aspirent d'énormes masses d'air frais venues de l'océan.  
Au-dessus du brouillard déchiqueté, un nuage haut, transparent, laminé  
Se dirige lentement vers le nord, enjambant la moitié inférieure de la demi-lune.  
L'astre, venu de Castor et Pollux, décrit sa parabole vers l'ouest.  
Je marche dans les rues à trois heures du matin.  
C'est le printemps de la dernière année de la jeunesse.  
La mer est basse et l'air est saturé d'odeurs d'océan.  
Les oiseaux moqueurs qui viennent d'arriver, réveillés,  
Se tiennent dans les cours des maisons.  
Je passe devant une vitrine réfrigérée  
Où cinq lièvres blancs éviscérés  
Pendent à cinq crochets par leurs pattes de derrière velues.  
Les étalages éteints des fleuristes sont remplis de fleurs d'amandier obscures.  
J'ai passé un moment au Sam Wo's à siroter un alcool frais et parfumé.  
"Qu'a fait Borodine à Canton en 1927 ?" —  
La discussion a duré cinq heures.  
Mon ami Soo est un sympathisant de l'opposition de gauche.  
Il m'a accusé d'avoir assassiné quarante mille personnes sur la Colline des Fleurs Jaunes.  
"Tu as ces cadavres sur la conscience", disait-il.  
Il a commandé des tripes et il pleurait en les mangeant,  
Ses baguettes cliquetant comme des castagnettes.  
Quoi qu'il ait fait, Borodine a eu tort, c'est probable ;  
L'histoire serait tellement plus simple si on pouvait l'écrire  
Sans jamais avoir à la réaliser.  
Les armées du Kuomintang ont envahi la ville natale de Tu Fu.  
L'Armée rouge s'est retirée en bon ordre.  
Je me demande si le portrait sur bois érigé par les siens  
Se trouve encore sur l'autel à Sheng Tu,  
Et si l'on brûle toujours de l'encens  
Devant ce visage d'une intelligence et d'une compassion ardentes.  
Il mena une vie dure ; il détestait la guerre, le despotisme, la famine.  
À la première occasion, il se brouilla avec l'empereur.  
L'encre fielleuse des journaux sèche dans les kiosques ;  
Je frissonne et poursuis mon chemin en grelottant ;  
Je pense à ce monde où tant de vies sont misérables,  
À tous les hommes qui furent torturés  
Parce qu'ils croyaient possible d'être heureux.  
Des piquets de grève montent la garde sur le pont à l'embouchure du Sacramento,  
Blottis autour de petits feux,  
Parlant peu,  
Le fusil à la main.

## LE 22 AOÛT 1939

“...pour empêcher ta mère de se décourager, je vais te dire comment je m’y prenais. Emmène-la faire une longue promenade dans la campagne tranquille, cueillir des fleurs sauvages, se reposer à l’ombre des arbres, entre l’harmonie du ruisseau plein de vie et la sérénité de la mère-nature, et je suis sûr que cela fera sa joie, ainsi que la tienne certainement. Mais souviens-toi toujours, Dante, au milieu du bonheur, de ne pas le garder pour toi tout seul, mais de te pencher un peu vers les autres, près de toi et de venir en aide aux faibles qui réclament du secours ; aide les persécutés et les victimes ; parce qu’ils sont tes amis ; ils sont les camarades qui luttent et tombent comme moi et Bartolo, hier, nous luttâmes et tombâmes, dans la conquête de la liberté pour tous et les pauvres travailleurs. Dans ce combat de la vie, tu trouveras davantage d’amour et tu seras aimé.” (Lettre de Nicola Sacco à son fils Dante, 18 août 1927.)

“Angst und Gestalt und Gebet.” (Rilke)

À quoi bon, cette poésie,  
Ce paquet d’accomplissement  
Assemblé au prix de tant de douleur ?  
Vingt ans d’un travail de forçat,  
Leçons tirées de Li Po et de Dante,  
Des chants indiens et de la psychologie de la forme ;  
Quels mots peut-il épeler,  
Cet alphabet d’une sensibilité unique ?  
Le dessin pur des étoiles dans leur progression ordonnée,  
L’air raréfié des sommets de 4000 mètres,  
Leurs vues du mont Pisga sur quels secrets de la personnalité,  
Le feu des coquelicots sur des champs érodés,  
Le sommeil des lynx dans la forêt de midi,  
L’étrange anastomose des réseaux de la pensée,  
La vie qui s’écoule, ingouvernable,  
Et l’espérance profonde de l’humanité.  
C’est un art qui n’a guère changé au cours des siècles,  
Ses sujets sont restés les mêmes,  
“Déshabille-toi, au nom du ciel, et viens au lit,  
Nous ne sommes pas éternels.”  
“Les pétales de la rose tombent”,  
Nous tombons de la vie.  
Les valeurs tombent de l’histoire comme des hommes sous les bombes,  
Seul un minimum subsiste,  
Seul un accomplissement inconnu.  
Quelques mots à graver sur une pierre tombale,  
Sur les champs de bataille du monde entier,  
“Pauvre gars, il n’a jamais su de quoi il retournait.”  
Dans mille ans, des hommes portant lunettes viendront, munis de pelles  
Donner des conférences à l’université sur “Progrès et retards culturels”.  
Une pincée d’ail en plus dans la soupe,  
Une demi-heure gagnée au lit le matin,  
Certains eurent de la chance et d’autres non ;  
On expose derrière les vitrines de musées obscurs  
Les objets qu’ils abandonnèrent dans leur hâte.



Cette année, nous avons fait quatre grandes ascensions,  
Campé deux semaines au-dessus de la forêt,  
Regardé Mars nager auprès de la Terre,  
Regardé l'aurore noire de la guerre  
Se répandre dans le ciel d'une civilisation sur le déclin.  
L'autorité vit ses dernières et terribles années.  
La maladie atteint son point critique,  
Dix mille ans de pouvoir,  
Deux lois en lutte,  
Le règne du fer et du sang versé  
Contre la solidarité tenace du cerveau et du sang vifs.  
Ils sont piégés, assiégés, des fous meurtriers.  
S'ils insonorisent leurs cellules,  
Ce n'est pas afin d'étouffer les coups de pistolet,  
Mais les dernières paroles des condamnés.  
"La liberté est la mère  
Non la fille de l'ordre."  
"Du gouvernement des hommes  
À l'administration des choses."  
"De chacun selon ses capacités,  
À chacun selon ses besoins."

Nous taillions des marches dans la glace bleue des glaciers suspendus,  
Vacillant sur des arêtes éclatées,  
Et leurs voix résonnaient encore en nous.  
Quelques brins de cordes  
Et de malheureux piolets ont suffi  
Pour vaincre l'apathie froide et cruelle des montagnes,  
Rares sont les sommets inviolés.  
À mon retour d'escalade une lettre m'attend.  
C'est ma première petite amie, rencontrée il y a vingt-cinq ans.  
"J'ai lu ton poème dans le New Republic.  
Tu te souviens du magasin de pompes funèbres, au coin ?  
De la forme qu'on vit sous un linceul en reluquant par le soupirail  
Avant de prendre nos jambes à notre cou en hurlant ? Tu te souviens ?  
Au coin, on a construit une station service,  
Et un garage où tu habitais,  
Il ne reste plus que deux maisons à part la nôtre.  
Nous tenons le coup, au milieu du bruit et du monoxyde de carbone."  
Mon poème d'alors parlait d'exil et de mal du pays,  
Vingt-cinq ans de vagabondages  
Dans un monde bruyant et empoisonné.  
Ma petite amie a tenu le coup. Je ne suis jamais revenu.  
Mais les explosions et les gaz empoisonnés  
Sont aussi bien domestiques qu'importés.

Dante connu le mal du pays, les Chinois en firent un art,  
Ainsi souffrit Ovide et tant d'autres,  
Comme Pound et Eliot,  
Comme Kropotkine qui creva de faim,  
Et Berkman de sa propre main,  
Fanny Baron qui mordit ses bourreaux,  
Mahkno qui mourut en odeur de calomnie,  
Et Trotsky, je suppose, passionnément, à sa manière.  
T'en souviens-tu ?  
À quoi bon cette poésie,  
Ce paquet d'accomplissement  
Assemblé au prix de tant de douleur ?  
Tu te souviens du cadavre dans le sous-sol ?  
Où en sommes-nous, au tournant de notre existence,  
Écrivains et lecteurs des hebdomadaires libéraux ?

## GIC-HAR

Il est tard dans la nuit, froide et humide,  
Et l'air est rempli de fumée de tabac.  
Le cerveau soucieux et las,  
Je reprends l'encyclopédie,  
Volume GIC-HAR,  
Dont j'ai dû lire chaque ligne  
Durant tant de nuits comme celle-ci.  
Assis à moitié endormi je parcours l'article "Gros-bec",  
Écoutant ferrailer et marteler longuement au loin  
Les wagons de marchandises et les aiguillages.  
Soudain, je me revois  
Rentrant de ma baignade  
À Ten Mile Creek,  
Au-dessus de la longue moraine un soir au début de l'été,  
Les cheveux mouillés, dans l'odeur de la vase et des élodées.  
Je revois un sycamore devant une ferme en ruine,  
Et instantanément, distinctement, m'est révélé  
Un chant d'une joie et d'une pureté incroyables,  
Mon premier gros-bec à gorge rose,  
Tourné vers le soleil couchant, le corps  
Saturé de lumière.  
Je restai immobile et frissonnant dans la chaleur du soir  
Jusqu'à ce qu'il s'envole, et je vins à comprendre  
Dans ma douzième année que l'un des grands événements  
De ma vie venait de se produire.  
Trente usines déversent leurs déchets dans le ruisseau où je nageais.  
La ferme a cédé sa place à une banlieue déshéritée  
Sur les pelouses calcinées il y a des étourneaux, étrangers et agressifs.  
J'habite de l'autre côté du continent  
Dix ans dans une cité hostile.

## SUR QUELLE PLANÈTE

L'air chaud qui recouvre uniformément la campagne,  
S'écoule imperceptiblement vers le large ;  
Les brumes d'automne circulent en épais rubans  
Au-dessus de l'eau pâle ;  
Il y a des aigrettes blanches dans les marais bleus ;  
Le mont Tamalpais, le Diablo, le Saint-Helena  
Flottent dans l'air.  
Nous gravissons les falaises de Hunter's Hill  
Qui surplombent sur plus de quatre-vingt kilomètres  
Une imbrication sinueuse de montagnes et de mer.  
J'escalade une cheminée en torsade,  
Et, alors que je lève les yeux vers  
Une petite grotte, deux hiboux blancs  
S'envolent, silencieusement, près de mon visage.  
Ils ondoient, gênés par le soleil,  
Avant de disparaître dans les replis de la falaise.  
Toute la journée j'ai observé une nouvelle grimpeuse,  
Jeune fille aux cheveux d'un blond de cendre,  
Au regard doux et confiant.  
Elle monte avec lenteur, précision,  
Et une grâce sans geste superflu.  
Tandis que j'enroule les cordes,  
Et admire le crépuscule impressionnant,  
Elle se tourne vers moi et dit, tranquillement,  
"Ce doit être une splendeur, le coucher de soleil,  
Sur Saturne, avec ses anneaux et toutes ses lunes."

## Années 1940

### LE MERCREDI SAINT DE 1940

Par la fenêtre à l'est, un orage  
Convulsif éclôt devant la lune montante.  
À l'ouest, dans la brume, les planètes  
Frémissent, météores immobiles.  
Nous écoutons dans l'obscurité l'office de Ténèbres,  
Musique plus ancienne que la Résurrection,  
Écho du Levant en proie au tumulte et à la ruine.  
"Pourquoi est-elle assise à l'écart  
La ville populeuse ?"  
Le chant imposant et détaché des bénédictins retentit ;  
Ce supplice ne suscite en eux ni crainte ni honte.  
Songe qu'à six heures de là, en Europe,  
Ils étaient des milliers à prononcer ces paroles,  
Psaume après psaume éteignant un cierge...  
À Albi, forteresse dans la pénombre glaciale,  
À Aix, sous les vieilles voûtes sonores,  
À Munich, où la dernière flamme  
Miroitait sur les statues de bois.  
"Jérusalem, Jérusalem,  
Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu."  
Ils sont des milliers, agenouillés dans le noir,  
Qui murmurent : "Aie pitié de nous, ô Seigneur."  
Tout en fumant et chuchotant, nous écoutons, admiratifs.  
Les voix viennent de cinq mille kilomètres.  
Sur le mur blanc du jardin, les ombres  
Du dattier battent violemment ;  
La pleine lune de printemps s'est levée,  
Une rafale de vent l'accompagne.

## AUTRE PRINTEMPS

Les saisons tournent et les années passent  
Ne demandant ni aide ni surveillance.  
La lune parcourt sans intention  
Son cycle pleine, montante, pleine à nouveau.  
L'astre blanc coule au coeur du fleuve ;  
L'air est traversé d'un parfum d'azalée ;  
Au profond de la nuit une pomme de pin se détache ;  
Notre feu de camp meurt entre les monts déserts.  
Les étoiles acérées dansent sous le feuillage frémissant ;  
Le lac est noir, insondable dans les ténèbres cristallines ;  
Haut dans le ciel, la cime diaphane d'un pic enneigé  
Sépare en deux la Couronne boréale.  
O coeur, coeur si curieusement  
Intransigeant et corrompible,  
Nous voici exultant sous les étoiles au bord du lac,  
Et ces instants qui ne devraient jamais finir  
S'écoulent à nos côtés indifférents comme l'eau.

## ENTRE DEUX GUERRES

Tu te rappelles, ce petit déjeuner en novembre —  
Le raisin noir et frais qui sentait  
Encore l'emballage de liège,  
Les petits pains à la mie blanche et chaude,  
Le chocolat épais au goût de miel ?  
Et nos nuits de fête ; le gin et les tangos ?  
Les filets à cheveux défaits, les boutons de manchette égarés ?  
Que sont-elles devenues  
Les filles splendides, les heures abandonnées ?  
Ou nous disait perdus, inconscients, immoraux.  
Ou disait que nous entravions les plans du Pouvoir.  
Et aujourd'hui, par millions emmurés vifs  
Dans le cercueil des circonstances,  
Ils tambourinent aux dalles de leurs tombeaux,  
Ils se terrent dans les caves des ruines, et se disputent  
Leur propre chair fragmentée.

## ANDRÉE REXROTH

Décédée en octobre 1940  
Une fois de plus, les branches marbrées de gris du marronnier d'Inde  
Resplendissent d'étoiles d'émeraude,  
Et les aulnes couvent dans la fumée rose  
De leurs innombrables boutons.  
Le printemps, je sais, est toujours  
Aussi splendide, la voix de la grive cachée  
Aussi douce et le soleil aussi vital.  
Mais ce sont les chemins forestiers où nous marchions  
Tous deux, ces chemins, nos dix années passées ensemble.  
Nous pensions que cela n'aurait pas de fin,  
Mais le temps a passé et les jours  
Qui ne devaient jamais arriver pour nous sont là.  
Des truites d'argent au fil de l'eau —  
Les traces du raton-laveur sur la rive —  
Un butor qui mugit au loin —  
Tes cendres dispersées dans ces montagnes —  
Emportées par le courant vers la mer.

## QUAND AVEC SAPPHO...

“... Dans la fraîcheur du ruisseau  
le vent bruit entre les branches  
des pommiers, et du feuillage frémissant  
le sommeil se déverse ...”  
Nous sommes étendus dans le verger à l’abandon bourdonnant  
D’abeilles d’une ferme en ruine de la Nouvelle-Angleterre,  
L’été dans nos cheveux, et le parfum  
De l’été imprégnant nos corps enlacés,  
L’été dans nos bouches, et l’été  
Dans les mots lumineux et fragmentaires  
De la poétesse grecque disparue.  
Pose ton livre. Penche-toi. Tends tes lèvres.  
Ta grâce est aussi belle que le sommeil.  
Tu bouges contre moi,  
Vague endormie.  
Ton corps envahit mon esprit  
Comme une nuée d’oiseaux dans l’été ;  
Non comme un corps séparé, une chose étrangère,  
Mais à la manière d’un halo  
Auréolant l’univers entier.  
Penche-toi. Que tu es belle,  
Belle comme tes mains  
Repliées dans le sommeil.  
Nous avons vieilli cette après-midi.  
Ici, dans notre verger, nous sommes  
Aussi âgés qu’elle dont les cendres dispersées  
Sur cette mer lointaine  
Étincellent à la crête des vagues  
Ou empourprent la coquille des murex.  
Autour de nous, la vieille ferme se délabre  
Dans le chaos du plein été porteur de miel.  
Sur ces îles écartées les temples  
Se sont écroulés, et le marbre  
A pris la couleur du miel sauvage.  
Il ne demeure rien des jardins  
Qui jadis les entouraient, ni du gazon  
Gras que foulaient les sabots fendus.  
Seule la salicorne monte à l’assaut  
Des pierres effritées,  
Des marches craquelées,  
Seuls le bleu et le jaune  
De la mer, et les falaises  
Rouges, loin de l’autre côté de la baie.  
Penche-toi.

Son souvenir passe dans nos lèvres maintenant.  
Nos baisers traversent le chaos de l'été  
Qui s'empare de nos poitrines et de nos cuisses.  
D'énormes dômes dorés de cumulus  
Se lèvent sur la forêt qui ondule et siffle.  
L'air pèse sur la terre.  
Le tonnerre éclate au-dessus des montagnes.  
Au loin, sur les Adirondacks,  
Des éclairs presque invisibles frémissent  
Dans le ciel lumineux, violets  
Contre les ombres grises, plombées, des nuages ventrus.  
La crinière douce et virile des orages  
Balaie l'horizon qui enfle.  
Ôte tes chaussures et tes bas.  
Je baiserais tes doux pieds, tes douces jambes  
À demi enfouis dans le fouillis  
D'un tapis odorant de fleurs de plein été.  
Déshabille-toi. Je serrerais  
Ta chair couleur de miel d'été contre  
Le sol brûlant, dans l'herbe piétinée, âcre,  
Du plein été. Que ton corps coule  
Comme miel entre les doigts  
Granulés et chauds de l'été.  
Repose-toi. Attends. Nous sommes comblés pour l'instant.  
Donne-moi tes lèvres  
Défaites et humides qui ont le goût  
De ma peau. Relis ces poèmes  
À la mélodie sinueuse dans cette langue  
Qui, entre toutes, est oeuvre d'art.  
Répète ces mots épars et poignants  
Sauvés par les anciens grammairiens  
Pour illustrer les conjugaisons  
Et les déclinaisons d'un langage plus ancien encore.  
Allonge-toi au creux de mon corps,  
Je veux sentir tes épaules meurtries contre  
Les poils humides de ma poitrine.  
Donne-moi un baiser. Songe, douce linguiste,  
Que dans ce monde l'ablatif est impossible.  
Nul ne viendra nous servir.  
Il s'agit de nous servir l'un de l'autre.  
Le vent quitte lentement la tempête ;  
Tourne sur les arêtes boisées ; résonne  
Dans les vallées. Ici, nous sommes seuls  
Ensemble ; et au-delà  
De ce verger commence la solitude,  
La solitude du monde entier.  
Que rien, jamais, ne pénètre  
L'isolement de cette journée,  
De ces paroles, protégées dans leurs langues mortes,  
De ce verger, retranché de l'histoire et du réel,  
De ces ombres estompées dans la lumière d'été,  
Isolés ensemble loin de la réciprocité du monde.<sup>16</sup>



Ne parle plus. Ne dis rien.  
Que s'installe le silence  
Jusqu'à l'assouvissement.  
Que nos doigts sculptent  
Le contour de nos corps dorés.  
Ne dis rien. Mon visage chavire  
Dans l'été coagulé de tes cheveux.  
Les abeilles s'apaisent.  
Le calme tombe sur nous comme un nuage.  
Reste immobile. Que ton corps s'enfonce  
Dans l'impressionnant silence  
De l'été accompli —  
Loin, loin, vers l'infini —  
Nos lèvres lasses, pâmées de calme.  
Regarde. Le soleil a décliné.  
De longues lumières ambrées  
Se déposent maintenant  
Sur les fûts ravagés des pommiers anciens.  
Nos corps bougent l'un vers l'autre,  
Comme ceux des dormeurs dans leur sommeil,  
Assouvis et exténués à la fois,  
Tandis que l'été se dirige vers l'automne,  
Tandis qu'avec Sappho nous allons vers la mort.  
Mes paupières tombent de sommeil  
Dans l'automne de tes cheveux défaits.  
Ton corps bouge entre mes bras,  
Au bord du sommeil.  
Et c'est comme si j'étreignais  
Une nuée d'oiseaux  
Dans un soir d'été.

## **LES AVANTAGES DE L'ÉRUDITION**

Je suis un homme dépourvu d'ambitions  
Et qui a peu d'amis, hautement incapable  
De gagner son pain, qui ne  
Rajeunit pas, réchappé de quelque destin mérité.  
Tout seul, mal vêtu, quelle importance ?  
À minuit, je mets à chauffer  
Un bol de vin blanc à la cardamome.  
Avec mon peignoir tout troué et mon vieux béret,  
Assis dans le froid à écrire des poèmes,  
À dessiner des femmes nues dans leurs marges de guingois,  
Je copule avec des nymphomanes  
De seize ans nées de mon imagination.

## UN NÉO-CLASSICISTE

Je connais tes valeurs morales, pharisien.  
La nuit dernière tu t'es réveillé en hurlant.  
Dans ton rêve, tu avais atteint l'extrême vieillesse,  
Tu agonisais et à ton lit de mort  
Toutes les filles avec qui tu avais couché  
Venaient, aussi âgées que toi, assister à ta fin.  
Comateux, tes débris marbrés  
Se ridaient et gelaient entre les draps raides ;  
Et les visages, troubles comme sous  
Une eau souillée, indifférents,  
Muets, dans cette chambre comble de vieilles,  
Vieilles femmes, patiemment, attendaient.

## SUR L'EAU

Notre canoë paresse dans le courant nonchalant  
Que lianes, joncs et troncs d'arbres encombrant  
Sur l'eau stagnante d'une rivière du Middle-West.  
Puis, pivote lentement, avant de se loger dans un lacis  
De nénuphars. Fatigués, nous posons nos rames.  
Toute l'après-midi, nous avons remonté le faible courant,  
Au long des méandres sombres entre bois et prairies,  
Passant des gués bourbeux où l'odeur forte du bétail  
Dormait épaisse à la surface ; nous avons entonné des chants  
Réguliers et cadencés ; des chants de montagnards  
Et de bergers, des chants du cabestan  
Et du débarcadère, des chansons de voyageurs.  
Las de nos mouvements et de leur rythme,  
Las du jeu souple de nos forces conjuguées,  
Dans les bras l'un de l'autre nous laissons  
Feuilles et pétales de nénuphars empêcher  
Tout mouvement dans l'air inerte pesant de chaleur.  
Chante tout bas pour moi Westron Wynde, Ah the Syghes,  
Mon coeur se recommande à vous, Phoebi Claro ;  
Chante les chansons d'amour vagabondes  
D'hommes et de femmes disparus depuis sept siècles,  
À voix basse, tes lèvres caressant ma joue.  
Que nos jambes s'entrelacent au fond du canoë,  
Que ta poitrine dans ton corsage fin  
Repose le long de mes bras nus et de mon cou ;  
Que ta chevelure embaumée retombe sur nos yeux ;  
Donne-moi tes lèvres délicates et mélodieuses.  
Je te déshabille. Tes pupilles sont noires, humides,  
Immenses, et ta peau d'ivoire est moite.  
Bouge doucement, à peine, ouvre les cuisses,  
Prends-moi lentement en toi, pendant que nos lèvres avides  
Cherchent nos gorges battantes de sang.  
Bouge doucement, arrête et retiens-moi  
Profondément, immobile, au fond de toi, alors que le temps s'écoule  
Comme le fleuve derrière ces nénuphars,  
Et que les moments voleurs fusionnent et s'évanouissent  
Dans notre chair éphémère, éternelle.

## EN RAISON INVERSE DU CARRÉ DES DISTANCES

Impossible de rien voir dans cette nuit ;  
Mais c'est bien moi, Rexroth,  
Qui plonge dans le noir sur une planète glaciale.  
Il fait bon et tout s'anime dans cette obscurité  
Végétale où des cerfs invisibles broutent en paix.  
Le ciel est chaud et lourd, je ne distingue  
Pas même la cime des arbres, là-haut.  
Je sais que ce sont des pins dont les fruits  
Restent fermés sur les branches, et finissent  
Par s'incruster dans le bois, jusqu'à ce qu'un feu  
Les délivre, régénérant la forêt incendiée.  
Et j'attends, seul, au coeur des montagnes,  
Dans la forêt, dans le noir, tandis que le monde  
Parcourt, rapide, son ellipse régulière.

\* \* \*

Il fait chaud ce soir, rien ne bouge.  
Les étoiles sont floues. Le fleuve —  
Indistinct et monstrueux sous les lucioles —  
Coule, à peine audible, d'un flot  
Résonnant et grave dans le lointain.  
Je devine tes yeux, tes lèvres humides.  
Invisible, majestueux, odorant,  
Ton corps s'ouvre à moi en secret.  
Voilà bien l'ultime énigme.  
Après tout ce temps, je ne sais rien  
De plus étrange. Nous qui nous connaissons comme  
Une chose une et double, dont les membres  
Sont les instruments habiles d'un seul plaisir,  
Nous restons des mystères dans les bras l'un de l'autre.

\* \* \*

À l'orée du bois sous la lune  
Debout entièrement nus,  
Vacillants, tachés d'ombre, enveloppés  
L'un par l'autre et tous deux  
Enserrés par la nuit. Nous n'entendions  
Ni l'engoulement ni le soupir  
Du tremble ; le vol silencieux de la chouette  
Ou ses cris perçants ne nous parvenaient pas.  
Il n'y avait que le battement de nos coeurs.  
Nos yeux ne voyaient pas remuer la nuit  
Ni la lumière, les étoiles fixes ou mouvantes,  
Les étoiles filantes. Toutes seraient tombées,  
Nous ne l'aurions pas su. Nous tombions  
Comme des météores, sombres dans la nuit froide,  
L'un vers l'autre, et puis masse  
Embrasée à travers ciel heurtant la terre.

\* \* \*

Je suis couché seul sur un lit  
Étranger dans une maison inconnue et l'aube  
Plus cruelle qu'aucun minuit  
Jette ses brassées de lumière —  
Fleurs fanées au bout des branches  
De cerisier et, derrière l'or  
Des nobles chatons d'un érable,  
Et plus haut, immense, pur,  
Le ciel d'avril au nuage effiloché,  
Et au-dedans et au-delà de tout,  
L'inexorable étendue  
Déserte de la solitude.

## INCARNATION

À la fin d'une journée d'escalade seul  
Dans la neige éblouissante de printemps,  
Redescendant au couchant  
Jusqu'au pré le plus haut, vert  
Dans le brouillard froid des cascades,  
J'atteignis un réseau de ruisseaux  
Recouverts d'innombrables  
Iris sauvages éclatants ;  
Et je vis la fumée de notre camp  
Plus bas, entre les murs du canyon,  
Présence humaine dans la montagne déserte.  
Debout sur les pierres  
Dans les tourbillons du torrent,  
Une vision de toi m'est alors  
Apparue, plus réelle que la réalité,  
Dans l'arôme tournoyant des iris :  
Feu dans les boucles lourdes de tes cheveux ;  
Tes hanches qui, vrillées dans un tango,  
Vont et viennent dans la lumière pâle parfumée ;  
Tes joues rougies de neige, le son  
Des cithares, et le chalet bondé  
Qui chante et danse ; tes bras  
Blancs dans l'eau brune de l'automne,  
Quand tu nages entre les feuilles flouantes,  
Traçant une toile de lumière  
Fluctuante sur les sycomores ;  
La courbe exacte de ta cuisse, la soie fine  
Glissant sous mes doigts, et toi,  
Tendue, au bord de l'abandon.  
Le contact et le parfum mêmes de tes seins ;  
L'odeur douce et secrète de sexe.  
À jamais, la pensée de toi,  
La splendeur des iris,  
Les pétales d'iris froissés,  
Les étamines d'or poudrées de pollen,  
La cantate obscure  
Des eaux mêlées, les pics  
Neigeux, brûlants, impassibles,  
Se confondent avec cet endroit.  
Ce moment de réalité et de vision  
Contient l'éternité,  
Devient l'esprit même de ce lieu.  
La responsabilité  
De l'amour réalisé et de la beauté  
Vue brûle en toi, ange brûlant,  
Plus réel que la fleur ou la pierre.

## IMMOBILES SUR LA RIVIÈRE

La solitude s'installe autour de nous  
Étendus, abandonnés et comblés,  
La solitude nous serre, délicate, dans sa paume chaude.  
Une tortue se glisse dans l'eau  
Léger bruit de bulle qui éclate ;  
Tout se tait sinon la lointaine  
Et saisissante conversation des feuilles  
Immobiles de peupliers et de sycomores et, espacée,  
Solitaire et pensive la voix d'une grenouille.  
Je détache les yeux de ton visage extasié  
Et je regarde le soleil couchant  
Saupoudrer le zénith immense, immaculé  
D'imperceptibles étoiles d'or.  
Tu ouvres les yeux, tournes la tête,  
Mordilles des lèvres mon épaule.  
Une onde languide parcourt ton corps.  
Soudain, tu pars du rire pur  
Qu'aurait une flûte joyeuse  
Et, bondissante, plonges dans l'eau.  
Un oiseau blanc se lève dans les joncs  
Et s'éloigne, alors que notre barque  
Tangue, ivre dans les remous  
De ta nudité jubilante.

## LA MUSIQUE DE LUTH

La terre durera longtemps  
Avant son refroidissement final ;  
Des hommes l'habiteront ; prendront des noms,  
Se justifieront de leurs actes.  
Nous, nous aurons la forme  
De constituants chimiques —  
Mince consolation.  
Pour l'heure, nous sommes en vie,  
Corpuscules, ambitions, caresses,  
Le lot de ceux qui nous précédèrent,  
Tous les compagnons des neiges d'antan,  
"La joyeuse Hélène, la blanche Iopé et les autres",  
Les morts agités, présents à notre souvenir.  
Aussi, en cette fin d'année, fête  
De la Nativité, accordons-nous l'offrande  
Des présents jadis acheminés vers l'Occident à travers les déserts —  
L'or de nos chevelures confondues,  
L'encens de nos bras et de nos jambes émerveillés,  
La myrrhe de nos baisers invincibles désespérés —  
Célébrons la renaissance  
Quotidienne de l'amour,  
La fluidité de nos êtres dans une épiphanie sans fin,  
Cependant que la terre sous nos pieds  
S'abîme dans des étés et des neiges inconnus,  
Traverse les espaces inexplorés des étoiles.



## MARTIAL – XII, LII

C'est moi Kenneth, ton amant, Marie,  
Celui qui, un jour, redeviendra  
Poussière ; qui te tressa des couronnes  
De chansons ; dont la voix fut non moins réputée  
Pour avoir fustigé les fautes de son temps.  
En enfer, je conterai ton histoire,  
Doucement, à l'oreille enchantée d'Hélène,  
Nos joies et nos jalousies, nos querelles et nos voyages,  
Qui, à l'inverse des siens, finissaient par des baisers.  
Son époux sourira de l'impétueux Pâris  
Quand il entendra le récit de nos tendres amours.  
Laure et Pétrarque, Waller et sa Rose,  
Dante lugubre et l'incandescente Béatrice,  
Catulle et Lesbie, tous les amants célèbres,  
Transparents, main dans la main, m'écouteront,  
Un dernier frisson parcourant leurs corps ombreux.  
Et lorsque tu rejoindras mon séjour pour finir,  
Ton nom répandra le souvenir des vivants  
Sur les lèvres de ceux que la mort a saisis.  
Tu sauras que je dis vrai en voyant fondre la neige  
Sur ma tombe, et mes compagnons de sommeil transis  
Changer de place sous terre afin de réchauffer  
Leur squelette auprès de mes cendres restées brûlantes.

## FUYARDE

Les cheveux sur ton front brillent  
D'étincelles de pluie ;  
Tes yeux sont humides et tes lèvres  
Humides et froides, ta joue rigide de froid.  
Pourquoi être partie  
Si longtemps, pourquoi revenir seulement  
Maintenant vers moi, tard dans la nuit  
Après avoir erré des heures sous la pluie et le vent ?  
Défais ta robe et tes bas ;  
Repose-toi dans le fauteuil devant le feu.  
Je réchaufferai tes pieds de mes mains ;  
Je réchaufferai tes seins et tes cuisses de baisers.  
J'aimerais pouvoir allumer en toi  
Un feu qui ne s'éteindrait jamais.  
J'aimerais pouvoir être sûr qu'au fond de toi  
Se trouve un aimant qui toujours te ramènerait en ce lieu.  
"Dans l'air chaud d'avril..."  
Dans l'air chaud d'avril,  
Allongés nus au pied des pins,  
Sous l'abri ensoleillé d'une falaise.  
Tu t'agenouilles sur moi et je vois  
De minuscules empreintes rouges sur tes flancs,  
Comme des morsures, là où des pommes de pin  
Ont appuyé sur ta peau.  
On peut apercevoir les mêmes marques  
Incrustées dans le lignite de la falaise  
Au-dessus de nous. Sequoia  
Langsdorfii avant la période glaciaire,  
Et sempervirens de nos jours,  
Ce qui ne fait de différence  
Qu'en nombre d'années.  
Ici, dans la douce et moribonde  
Puanteur des fleurs printanières, rejetés,  
Deux épaves ensemble,  
Nos corps frais et nus ensemble,  
Sous cet arbre l'espace d'un instant,  
Nous avons échappé aux duretés  
De l'amour, de l'amour perdu, de l'amour  
Trahi. Et ce qui aurait pu être,  
Comme ce qui pourrait être, s'évanouit  
Pareillement dans ce qui est, pour ne laisser  
Que ces idéogrammes  
Imprimés sur les immortels  
Hydrocarbures de chair et de pierre.

## ANDRÉE REXROTH

Mont Tamalpais  
Les années ont passé. Le printemps  
Revient. Mars et Saturne  
Paraîtront bientôt, bas à l'ouest,  
Dans le soir. Au soleil couchant,  
Des poutrelles vaporeuses se forment,  
Enjambant Steep Ravine à l'aplomb  
Des cascades. Les oiseaux d'hiver  
Venus de l'Oregon, rouges-gorges  
Et diverses grives, se régalent  
Des baies mûres de toyon et  
D'arbousiers. Les rouges-gorges chantent  
Sous une chute de lumière drue.

Tes cendres

Ont été dispersées en ce lieu où  
J'écrivis pour toi un poème d'adieu  
Et, il y a plus longtemps encore,  
Un poème d'amour et de paix,  
Sur la lassitude d'une longue  
Nuit de printemps dans la jeunesse.  
Cela fait presque dix ans  
Que tu es ici à tout jamais.  
Les chatons qui poussent après  
Le nouvel an sur les saules  
De ce pays étrange sont de retour.  
Les cerfs et les rats-laveurs  
Empruntent les mêmes passages. Seuls  
Quelques bancs de sable et de galets  
Sont apparus où l'érosion  
A creusé profond les falaises.  
Les cycles de la vie sont courts.  
Guerre et paix ont passé, simples fantômes.  
Le genre humain s'enfonce  
Dans l'oubli. Le cri d'un butor  
Monte d'entre les roseaux où  
Tu l'entendis à notre arrivée  
Dans l'Ouest ; là où justement  
J'en entendis un l'année  
De ta mort.

Kings River Canyon  
Ma douleur est aussi large  
Qu'un fleuve sans rives ;  
Elle est aussi profonde  
Qu'un abîme sans fin.  
La lune sombre, trouant la brume,  
Comme si un voile léger, chaud, moite  
Remplissait Kings River Canyon.  
Saturne luisant perce tel un oeil d'or  
Humide le rideau de lumière ; à côté,  
Antarès rougeoie faiblement  
Sans scintiller ; tout en haut,  
Le rocher brille légèrement sous la lune :  
Lookout Point où, étendus  
Sous la pleine lune déjà, nous avions  
Plongé nos regards dans ce canyon.  
Par un doux octobre, nous avions établi  
Le camp près des étangs d'automne immobiles.  
Je t'avais préparé un gâteau d'anniversaire.  
Là, tu peignis tes plus beaux tableaux –  
Des paysages innocents, étonnés,  
Dont il reste très peu d'exemplaires.  
Tu les détruisis durant  
Les crises atroces  
De ta longue maladie. Dix-huit ans  
Ont coulé depuis cet automne.  
Aucun chemin d'accès n'existait alors.  
Quelques personnes seulement  
Connaissaient l'entrée du défilé.  
Nous étions parfaitement seuls, à trente  
Kilomètres à la ronde ;  
Jeunes mari et femme  
Abrisés et enveloppés  
Dans la sérénité de l'automne,  
Dans le bruit du fleuve furtif,  
Dans le tournoiement des feuilles,  
Dans le mouvement heurté d'un vol  
De chauve-souris surgies des grottes,  
Au ras des étangs parfumés  
Où les grandes truites somnolaient chaque soir.  
Dix-huit années broyées  
Sous les roues de la vie.  
Tu es morte. On a fait percer  
Par mille bagnards l'autoroute  
Qui coupe Horseshoe Bend. La jeunesse  
Qui ne revient pas s'est enfuie. Mes tempes  
Grisonnent et ma silhouette  
S'est empâtée. Je chemine aussi vers la mort.  
Je pense à Henry King, à Exequy,  
Son poème ampoulé mais lourd de désespoir ;  
Je pense à la grande lamentation  
De Yüan Chen, d'une insoutenable compassion 28  
Et, solitaire au bord du fleuve printanier,  
Plus seul que jamais je n'aurais  
Imaginé être un jour,  
Je songe à Frieda Lawrence,  
Assise seule au Nouveau-Mexique,  
Dans la sécheresse sans fin, écoutant  
Le sifflement des eaux laiteuses de l'Isar  
Sur les cailloux, au coeur d'un printemps perdu.

## BILLET DE NOËL À GERALDINE UDELL

Les fleurs des prairies, les vastes lunes d'automne  
Reviennent-elles à la saison ?  
Debs, Berkman, Larkin, Haywood, sont morts aujourd'hui.  
Les filles ont toutes pris de l'âge.  
Tant m'a échappé, ou se tient embusqué  
Dans ma mémoire, et mugit  
En sourdine comme le tonnerre qui m'a réveillé –  
Et j'ai contemplé la ville dehors  
Qui clignotait dans la lumière violette sous la pluie ondulante.  
Les orages porteurs de foudre sont rares  
Sous ce climat statistiquement parfait.  
L'eucalyptus a perdu  
Ses branches, dans le fracas des portes et du verre brisé, la mer a rompu ses digues.  
Seul dans mon lit étroit,  
Je rêvais aux jours passés, à l'entre-deux-guerres riche d'espoirs,  
Fêtes triomphantes, fêtes échevelées,  
Regards triomphants, lèvres échevelées  
Regards éteints, lèvres pincées maintenant  
Que les fêtes ont trahi nos espérances.  
Je te revois dans Gas,  
L'héroïne avant l'explosion ;  
Ou dans tes colères, blanche et froide,  
Quand nous discutons du livre tragique de Sacha.  
Ici, dans la nuit déserte,  
J'allume ma lampe et tâtonne vers ma plume et mon carnet.  
Un million de dormeurs se retournent,  
Il pleut des bombes dans leurs rêves. L'orage s'éloigne  
En bourdonnant sur les collines.  
Le vent tourne, ramenant l'odeur froide, organique,  
De l'océan qui remonte.

## SOTTOPORTICO SAN ZACCARIA

Il pleut sur la ville  
Comme il pleut sur mes poèmes  
Sous le tonnerre  
Nos corps s'ajustent pièces  
D'un puzzle magique  
Douze bourrasques chassent les mouettes du ciel  
Et lacèrent les rideaux  
Des éclairs miroitent  
Sur tes seins trempés de sueur  
Ton visage bascule dans l'ombre  
Et le vent cliquette comme une armée  
Qui écarte des roseaux fanés  
Nous allongeons nos corps brisés sous la fenêtre  
Et je sens un parfum de foin  
Poindre dans l'odeur féminine de Venise

## **AU PIED DU MON SORATTE**

L'autre jour, dans des rangées  
Inexplorées au fond de la bibliothèque,  
Cerné par les volumes sévères  
De la Patrologie de Migne,  
Debout, je lisais les déchirantes  
Plaintes d'Abélard. Soudain,  
Je m'aperçus que depuis un moment,  
Un parfum doux et léger  
M'entourait, très subtil, très chic.  
Puis, j'entendis le tintement  
De fins bracelets et une respiration  
Qui ne cessait de monter et descendre.  
Dans l'allée, de l'autre côté,  
Un garçon et une fille  
Faisaient l'amour dans le coin  
Le plus reculé du savoir.

## **Années 1950**

### **JEU DE HASARD**

Des pensées de toi éclaboussent ma pensée.  
Des gouttes noires coulent de la lame d'épée  
Du tonnerre. Un jeu de cartes blanches éparpille  
Ses coeurs et ses piques noirs et rouges  
Équivoques. La mort me frôle  
Journallement et s'acharne à barbouiller  
Mes cheveux de ses produits chimiques. Les tic-tac  
De l'horloge changent de voix, prononcent ton nom.  
Quel repas nous sert la vie,  
Raisins amers et verre cassé.  
J'ai gardé le souvenir de tes seins,  
Leur odeur de pâte d'amande.

## LES SPIRALES DU TEMPS

Sous la deuxième lune, les saumons  
Arrivent, remontent Tomales Bay  
Et Papermill Creek, puis  
L'étroite gorge où ils vont  
Frayer à Devil's Gulch. Je sais  
Qu'ils sont de retour, mais longeant  
Le torrent, j'entends leurs plongeurs  
Et chaque année, ils me font  
Sursauter. S'ils sont dérangés,  
Ils se précipitent vers les bas-fonds,  
Immenses corps rouges et bleus  
Sautant hors de l'eau sur les galets ;  
Sinon, ils se tiennent paisibles  
Dans des creux. Les mâles en lutte  
Flottent sans bouger, fument, reculent.  
Les femelles se reposent, le ventre  
Gonflé de jeunes vies, tous les adultes  
Mourront bientôt, leurs flancs élégants  
Tuméfiés et putrides, à demi  
Déchiquetés par leur irrésistible  
Pulsion. Je m'assois un long temps  
Sous le soleil glacé près de  
La mare, au pied de ma cabane,  
Et réfléchis à ma vie — tant  
De ratages, tant de pertes, toute  
Cette souffrance, les morts, les ixmpasses,  
Et qu'ai-je gagné au bout  
Du compte ? Tard dans la nuit,  
Je redescends me désaltérer. Ils sont là  
Qui se ruent les uns sur les autres  
Dans l'obscurité. La surface  
De la mare se brouille. La demi-lune  
Tremble sur l'onde brisée.  
Je touche l'eau. Noire et gelée,  
Des lames de glace fragile  
Se figent au bord. Dans la nuit  
Froide, le ruisseau cascasant  
De la montagne vers la baie,  
Parcourt le long cycle périodique  
Qui du ciel le ramène à la mer.

## MIROIR

L'après-midi se termine en taches  
De lumière rouge sur les feuilles  
Qui couvrent la paroi nord-est du canyon.  
Mon hibou apprivoisé est posé sereinement  
Sur sa branche morte. Un geai  
Idiot plonge vers lui en braillant.  
Il l'ignore, baille,  
Déploie ses ailes. Le geai  
Pousse un cri de frayeur et s'enfuit.  
Mon serpent royal s'est enroulé  
En cercles inertes sur livres et papiers.  
Même sa langue reste immobile, mais  
Il veille impartial de ses yeux jaunes.  
Les souris trottent, délicates,  
Dans les murs. Au-delà des collines  
La lune se lève, et le ciel  
Devant tourne au cristal.  
Le canyon s'estompe dans le demi-jour.  
Un invisible palais  
De verre, peuplé d'êtres  
Transparents, m'entoure.  
Au-dessus de la cascade floue  
Dans la fente du canyon enfle  
La promesse intense de lumière.  
Une fille nue fait son apparition dans ma cabane,  
Les pieds blancs, les hanches qui chaloupent,  
Le sexe parfumé.



## MIROIR VIDE

Tant que nous vivons perdus  
Dans le règne de la finalité  
Nous ne sommes pas libres. Je m'assois  
Dans ma cabane de dix mètres carrés.  
Chant des oiseaux. Bourdonnement des abeilles.  
Frémissement des feuilles. Murmure  
De l'eau sur les rochers.  
Le canyon m'enserme.  
Au moindre geste, la grenouille de Basho  
Sauterait dans la mare.  
Tout l'été les feuilles dorées  
Des lauriers ont virevolté dans l'espace.  
J'ai remarqué aujourd'hui  
Qu'une feuille d'érable flottait  
Sur la mare. Dans la nuit  
Je reste à fixer le feu.  
Je voyais autrefois des cités de feu,  
Villes, palais, guerres,  
Aventures héroïques  
Dans les feux de camp de la jeunesse.  
Je ne vois plus qu'un feu désormais.  
Ma poitrine bouge tranquillement.  
Les étoiles bougent là-haut.  
Dans l'obscurité transparente  
Un dernier tison rougeoie  
Parmi les cendres.  
Sur la table, il y a une peau de serpent  
Desséchée, une pierre brute.

## POUR ELI JACOBSON

Décembre 1952  
Nous voici peu nombreux, bientôt  
Il n'y aura plus personne. Nous étions  
Camarades ensemble, nous pensions voir  
De nos propres yeux le nouveau  
Monde où l'homme ne serait plus  
Un loup pour l'homme, hommes et femmes  
Devenus frères et amants  
Ensemble. Nous ne le verrons pas.  
Nul d'entre nous ne le verra.  
Il est plus lointain que prévu.  
Étant jeunes, nous croyions  
Que devenus vieux et rangés,  
De nouvelles recrues, jeunesse  
Animée de la sagesse des jeunes,  
Prendraient la relève. Eux,  
À coup sûr, le connaîtraient  
L'âge d'or. Ils ne sont pas venus.  
Ils ne viendront pas. Nous ne sommes  
Plus très nombreux. Autrefois,  
Nous défilions coude à coude, aujourd'hui  
Chacun mène pour son compte  
Une guérilla solitaire contre l'ennemi.  
Tout cela a déjà eu lieu,  
Maintes fois. Peu importe.  
Nous étions camarades ensemble.  
Nous avons bien vécu.  
Il est bon d'être brave. Rien  
N'est meilleur. La chère est meilleure, le vin  
A plus d'éclat, les filles sont plus  
Belles, le ciel plus bleu  
Pour les braves – braves  
Et heureux camarades, ou derniers  
Braves guerriers battant en retraite.  
Tu as bien vécu. Même  
Tes peines, tes défaites et tes  
Désillusions furent bonnes,  
Affrontées avec courage, le coeur léger.  
Tu nous as quittés et nous nous sentons  
D'autant plus seuls. Encore un de moins,  
Bientôt, il n'y aura plus personne. Nous savons  
Maintenant que notre échec est durable.  
Et c'est égal. Ceux d'entre nous qui restent  
Se souviendront le plus loin qu'ils peuvent,  
Nos enfants, qui sait, se souviendront,  
Un jour, le monde se souviendra.  
On dira : "Ceux-là vécurent  
Au temps des bons camarades.  
Quelle époque formidable  
Cela dut être, quoique le présent  
Soit merveilleux aussi."  
Notre souvenir revivra, à nous  
Tous, toujours, en chacun,  
Quand viendront les beaux jours si éloignés.  
S'ils n'adviennent jamais,  
Nous n'en saurons rien. Qu'importe.  
Nous avons le mieux vécu, nous les hommes  
Les plus heureux de notre temps.

## LES OISEAUX MOQUEURS

À la mi-mars au coeur de  
La nuit, au centre de  
La cité stérile, emmuré dans  
Des kilomètres d'asphalte et  
De pierre, seul et triste,  
Sans sommeil dans mon lit étroit,  
Roulant des soucis dans ma tête,  
J'entendis se faufiler  
Entre les interstices  
De l'ombre battue de vent, la note  
Vivante, à peine perceptible,  
Faible, persistante, récurrente,  
D'un crapaud solitaire —  
Une voix plus douce que celle de nombreux oiseaux.  
Il y a sept ans, allongés  
Nus et moites, faisant l'amour  
Sous la pleine lune de Pâques,  
La lumière épaisse parfumée tremblait  
Du chant des oiseaux moqueurs.

## TOUTE UNE HISTOIRE

Toi, parce que tu m'aimes, serre-moi  
Bien fort, caresse-moi, sois  
Douce et bonne, apaise-moi  
De silence, ne dis pas un mot.  
Toi, parce que je t'aime, je suis  
Fort pour toi. Je te soutiens.  
L'eau est vivante  
Autour de nous. L'eau vive  
Court dans les entailles de la terre entre  
Nous. Toi, mon épouse, ta voix  
Me parle au-dessus de l'eau.  
Tes mains, tes bras solennels,  
Traversent l'eau et m'étreignent.  
Ton corps est magnifique.  
Il parle et franchit l'eau.  
Épouse plus douce que le miel, au coeur  
Joyeux, nos coeurs battent sur  
La passerelle de nos bras. Nos mots  
Sont des mots de joie dans la nuit  
De l'allégresse. Nos mots vivent.  
Nos mots sont des enfants qui dansent  
Devant nous pareils à des étoiles sur l'eau.  
Mon épouse, ma toute bien-aimée,  
Plus douce que le miel, que le fruit mûr,  
Solennelle, grave, un oiseau en vol,  
Serre-moi. Sois douce et bonne.  
Je t'aime. Sois gentille envers moi.  
Je suis fort pour toi. Je te  
Soutiens. L'aurore de dix mille  
Aurores s'embrace dans le ciel.  
L'eau inonde la terre.  
Les enfants rient dans l'air.

## SOLITUDE

Penser à toi écrasée de  
Solitude. Entendre ta voix  
Au magnétophone prononcer  
"Solitude". Le mot, la voix,  
En débordent, et moi,  
Sans toi, si perdu en elle —  
Perdu dans la solitude et la douleur.  
Noire et insoutenable souffrance  
De penser à toi de chaque  
Corpuscule de ma chair, à  
Chaque instant de la nuit  
Et du jour. Ô mon amour, les fois  
Où nous avons oublié l'amour,  
Assis seuls côte à côte.  
Nous avons mangé ensemble,  
Seuls derrière nos assiettes,  
Nous nous sommes cachés derrière des enfants,  
Nous avons dormi ensemble dans  
Un lit solitaire. À présent mon coeur  
Se tourne vers toi, éveillé enfin,  
Repentant, perdu dans la pire  
Solitude. Parle-moi. Dis-moi  
Quelque chose. Brise ce silence noir.  
Parle d'un arbre épais de feuilles,  
D'un oiseau en vol, de la nouvelle  
Lune au soleil couchant, d'un poème,  
D'un livre, de quelqu'un — tous ces mots  
Simples et réparateurs  
De ta voix résonnante et douce.  
Le mot liberté. Le mot paix.

## SÉRÉNITÉ

Allongé calmement à ton côté,  
La joue contre tes cuisses fermes, paisibles,  
La musique apaisante de Boccherini  
Nous imprégnant dans le silence,  
Tandis que le soleil quitte les toits  
Et s'avance sur le Pacifique, serein —  
Serein le soleil qui s'éloigne de nous,  
Serein, comme toujours le soleil,  
Sereins nos corps épuisés par les  
Moments et les tourments de l'amour, nos  
Cerveaux lovés, en paix dans leur coquille, assoupis,  
Nos coeurs lents, calmes, sûrs  
Qui battent au même rythme, la pulsation  
De ta cuisse caressant ma joue. Parfaitement sereins.

## LES LUMIÈRES DANS LE CIEL SONT DES ÉTOILES

Pour ma fille Mary  
La comète de Halley  
Lorsque, à mi-chemin de ta vie,  
La grande comète reviendra,  
Souviens-toi de moi, enfant,  
Éveillé par une nuit d'été,  
Dressé dans mon berceau et  
Regardant l'étoile à la longue chevelure  
Il y a tant d'années.  
Sors dans le noir et vois  
Son panache sur l'eau  
S'égoutter à travers la nuit liquide,  
Et pense que vie et gloire  
Vacillèrent jadis sur  
Mon sang rapide, le mien et celui de  
Tous ceux disparus avant moi,  
Vaisseaux sur le fleuve d'un milliard  
D'années qui traverse à présent tes veines.  
La grande nébuleuse d'Andromède  
Nous atteignons le camp le soir  
Venu, sur une haute crête à découvert  
Dominant deux mille  
Mètres de montagnes et une immensité  
De vallées et de mer.  
Dans la nuit chargée d'étoiles nous cuisons  
Des macaronis et dînons  
À la lueur d'une lanterne. Des étoiles se massent  
Autour de la table comme des lucioles.  
Après le repas nous allons droit  
Nous coucher. La nuit est balayée de vent  
Et pure. Dans trois jours, ce sera  
La pleine lune. Allongés sur le lit  
Nous observons les étoiles et la lune  
Qui tourne dans notre petit télescope.  
Tard dans la nuit les chevaux qui bronchent  
Autour du camp me réveillent.  
Accoudé je regarde  
Ton beau visage endormi  
Joyau sous la clarté lunaire.  
Si la chance te sourit et que les  
Nations te le permettent, tu vivras  
Loin dans le XXI<sup>e</sup>  
Siècle. Je prends la lunette  
Pour regarder la grande nébuleuse  
D'Andromède nager comme  
Une amibe phosphorescente  
Autour du Pôle. Là-bas  
Dans des villes reculées  
Des hommes au coeur gras se préparent  
À t'assassiner pendant que tu dors.

Une épée dans un nuage de lumière  
Ta main dans la mienne, nous sortons  
Voir les foules de Noël  
Dans Fillmore Street, le quartier  
Noir. Une épaisse gelée recouvre  
La nuit. Les passants se pressent, enveloppés  
D'une écharpe de buée. Devant  
Les vitrines les enfants  
Sautillent, des paillettes  
Plein les yeux. Des pères Noël agitent des clochettes.  
Des voitures calent et cornent. Des tramways cliquent.  
Des haut-parleurs suspendus aux réverbères  
Diffusent des chants de Noël. Sur les juke-boxes  
Dans les bars, Louis Armstrong  
Joue White Christmas. Dans les boîtes de nuit  
Les filles se déshabillent, se trémoussent et se cognent  
Au son de Jingle Bells. Au-dessus de nos têtes,  
Des enseignes au néon gribouillent et  
Effacent et gribouillent de nouveau  
Des messages qui vantent l'avarice,  
La joie, la peur, l'hygiène, et les noms  
Orgueilleux de la bourgeoisie.  
La lune rayonne comme une face de pudding.  
Au grand carrefour, nous nous arrêtons  
Pour regarder, sur la diagonale  
Opposée, la lune qui monte,  
Et les vastes constellations d'hiver,  
Solennelles et ordonnées.  
Tu t'écries : "Je vois Orion !"  
Le plus bel objet  
Que toi et moi connaissons jamais  
Dans le monde et dans la vie  
Se tient dans les cieux déserts  
Éclairés de lune, au-dessus de la multitude  
D'hommes, de femmes et d'enfants, noirs  
Et blancs, joyeux et gloutons,  
Bons et mauvais, acheteurs  
Et vendeurs, maîtres et victimes,  
Quelque chose comme un immense théorème,  
Qui, s'il se trouvait un jour résolu,  
Résoudrait à tout jamais sous paillettes et clochettes  
Le mystère et la souffrance de vivre.  
Voici Orion, l'homme de la veille  
De Noël, déployé  
Dans le ciel comme un vrai dieu  
En qui il suffirait  
De croire un peu.  
J'ai cinquante ans  
Et toi cinq. Le dire  
Ne servirait à rien,  
Et l'écrire peut-être non plus.  
Tu dois croire en Orion. Croire

En la nuit, la lune, la terre  
Couverte de gens. Croire en Noël, aux  
Anniversaires et aux oeufs de Pâques.  
Croire dans tous ces composés  
Éphémères de la nature, condamnés  
À la décomposition et au néant.  
Reste-leur toujours fidèle.  
Rien d'autre n'existe. N'échange  
Jamais cette religion sauvage

## CODICILLE

Une large part de la poésie  
Universelle est artifice, procédé.  
Le domaine des érudits.  
Que passe une génération  
Et, cuite et recuite, elle  
Deviend immangeable.  
J'ai, pour ainsi dire, tout  
Avalé, jusqu'à l'indigeste.  
Lamartine, Gower, Le Tasse,  
Les poètes métaphysiques  
De Cambridge, anciens et modernes,  
Leurs épigones américains.  
Bien sûr, des années durant,  
La classe qui domine la poésie anglaise  
A prétendu que cette dernière  
Devait rester froide construction  
D'où les pronoms personnels  
Étaient bannis. Appliqué  
À la lettre, ce programme  
Aboutit au contraire  
De l'effet escompté. L'art  
D'Eliot et de Valéry,  
Celui du Pope, plus encore  
Que personnel, est une intense  
Et subjective rêverie, aussi  
Intime et révélatrice,  
Aussi indécente, disons,  
Que des aveux confiés sur  
Le divan du psychanalyste.  
Ceux qui ont horreur  
D'employer le pronom "Je"  
Ont toujours de bonnes raisons à cela.



## LE VENDEUR DE POISSON AMBULANT ET LE CORDONNIER

Cela fait trente années maintenant  
Que je viens dans les montagnes au mois  
D'août. À trente reprises  
J'ai vu vos fantômes se dresser sur  
Les sommets. C'était en mille neuf  
Cent vingt-sept. Nous sommes en  
Mille neuf cent cinquante-sept. Une fois  
Encore, trente ans après,  
Me revoici dans les montagnes  
De la jeunesse, au pays des Gros Ventres,  
Amplés vallées pareilles à des parcs  
Sous les gigantesques masses  
Cubiques des Rocheuses. J'ai appris  
À me raser par ici, faisant  
Le cuisinier et le gardien de troupeaux.  
Mille neuf cent vingt-deux,  
Années où l'espoir  
Révolutionnaire prit fin,  
Écrasé par la poigne de fer.  
Moi, j'évitai la chaise électrique.  
Tout continua. Le temps passa.  
Mais un certain esprit disparut.  
Nous croyions être les hommes  
Du grand bouleversement,  
Les prophètes de la vraie  
Vie du genre humain.  
Nous pensions que bientôt tout  
Changerait, dans les rapports  
Économiques et sociaux, mais aussi  
En peinture, en poésie, en musique,  
Dans la danse et l'architecture ; même  
La nourriture et les vêtements  
Seraient ennoblis. Ce projet  
Prendra plus de temps que prévu.  
Les montagnes autour n'ont pas changé  
Depuis qu'adolescent j'errais  
Dans l'Ouest, au hasard  
Des petits métiers. À tout prendre, elles sont  
Plus sauvages maintenant. Un élan butte  
Contre notre camp. Des castors frappent de leur queue  
Leur mare couverte de laiche tandis que nous pêchons  
Du haut de leur nid dans le  
Demi-jour. Les chevaux paissent l'herbe miroitante  
Dans des prés semés de gentianes mauves  
Et bronchent dans la rosée d'argent  
Sous la blancheur de la pleine lune.

Les poissons ont un goût d'eau des prés.  
Au matin, sur de lointaines crêtes herbeuses  
Dominant le rebord de roc rouge, des moutons sauvages  
Bondissent, balles de caoutchouc au-dessus  
De l'horizon, alors que le camp  
S'éveille. J'attrape et sangle  
Le petit cheval jaune de Mary  
Puis charge les premières selles Decker  
Que j'aie vues depuis trente ans. Même  
Les clochettes au cou des chevaux sonnent  
Autrement qu'en Californie.  
Des geais du Canada se disputent  
Les restes du petit-déjeuner.  
Nous suivons un long défilé sablonneux  
Parmi des champs de lavande primevère  
Et la foudre éclate autour de nous.  
Pour midi, Mary pêche un ombre  
De deux livres dans l'eau qui jase.  
Aucun sommet de quatre mille mètres  
Ne porte vos noms, Sacco et Vanzetti.  
Pas encore. Mes vêtements  
N'ont pas changé. Les selles  
Decker non plus. L'Amérique  
S'engraisse en brandissant la mort.  
Personne n'a plus peur des anarchistes.  
En rentrant, nous avons fait halte  
Une dizaine d'heures à Ogden.  
La place du tribunal  
Était pleine de mineurs, de bûcherons  
D'ouvriers agricoles et de cheminots,  
Mains brisées, visages détruits,  
Cuvant un mauvais vin  
Dans la canicule, tandis que défilaient  
Des putains lasses aux yeux hagards.

## Années 1960

### DEUX POÈMES POUR BREW ET DICK

Blues d'un matin froid,  
à l'angle de la 32e rue et de State Street  
Une fille de chemisier déchiré  
Pleure au coin d'une fenêtre crasseuse.  
Dans les rues, cassages de gueule.  
Chat malade dans le caniveau.  
Chiens hurlant au fond des ruelles sombres.  
Il n'y a pas tristesse plus profonde  
Que les juke-boxes au petit jour.  
Filles des salles de jeu qui rentrent.  
Putains attablées devant un chop suey.  
Maquereaux au resto mexicain.  
Flics somnolents, oeuf au bacon.  
Point du jour sur le travail, point du jour sur la vie.  
Bruits des vieux sacrifices  
Qui s'éveillent.  
Rafales de neige dans la rue déserte  
Devant le premier tramway.  
Les amants allument une cigarette  
Et se séparent les yeux brûlants,  
Avant de disparaître dans le petit matin.

Blues conjugal  
Je ne voulais pas ça et toi tu en voulais.  
À présent nous y sommes et ça ne te plaît pas.  
Tu es piégée maintenant.  
Les conserves de haricots blancs, les couches à laver,  
Trop fauchés pour le ciné, trop crevés pour l'amour.  
Nous ne pouvons rien faire.  
Sténos sexy dans le métro.  
Le gars de l'épicerie en a une grosse.  
Nous n'y pouvons rien.  
On n'a qu'une jeunesse.  
Il faut s'en aller quand l'heure est venue.  
C'est ainsi. Nul n'y changera rien.  
Des types sifflent au volant des grosses voitures.  
Des trains de marchandises gémissent dans la nuit.  
On ne s'en sortira pas comme ça.  
C'est la vie.  
On est toujours dans le même pétrin.  
Il n'y aura jamais rien d'autre.

## HUIT POÈMES POUR LA MUSIQUE D'ORNETTE COLEMAN

si la douleur est plus intense  
que la différence  
comme l'oiseau dans la nuit  
ou les parfums dans la lune  
oh sorcière de question  
oh lèvres de soumission  
dans la chair de l'été  
le chausson d'argent  
dans la forêt endormie  
si l'espoir dépasse la question  
par le printemps moussu  
dans le midi de moisson  
entre les piliers de soie  
dans la différence lumineuse  
oh langue de musique  
oh maître de splendeur  
si la chair du coeur  
si le fluide de l'aile  
comme l'amour  
si la naissance  
ou la confiance comme  
l'amour comme l'amour

\*

rêve-t-il tombant dans  
la lumière qui emmêle  
appelle la lumière  
petites gaufrettes effilées  
dans le tourbillon  
sur de la plume blanche  
flottant  
dans le ciel les lames  
mordillant les seins  
frisson nouveau  
découvrir le miel  
embrasser embrasser

\*

Elle n'a pas dit où  
maison vide  
tous partis  
rouge à lèvres lettres bas  
déchirés  
une étoile  
sur la vitre noire de suie  
au fond de la forêt écartée  
initiales et coeurs entrelacés  
nul ne revient jamais  
avions de nuit  
au-dessus du village fusées volantes  
la plus merveilleuse  
de toutes  
chérie  
dans le tiroir  
la femme de chambre  
a trouvé 1000  
faux billets  
de dix dollars

\*

puis lune  
décroissante dans jeunes feuillages  
penses-tu aux anciennes blessures  
on dirait Mycènes  
ces terribles  
rois morts leurs visages  
recouverts de feuilles d'or  
aucun animal ou végétal  
nulle part  
encore un paysage  
des gens dans un bateau  
cousus d'aiguilles ou de fil  
oiseaux à la voix humaine desséchée

\*

qui délivre des certificats  
aux personnes concernées :  
le porteur est en vie  
allume le ciel  
défait ta robe  
coupe l'arbre  
gravis la montagne  
embrasse les lèvres  
ferme les yeux  
parle bas  
ouvre  
viens

\*

le temps tourne comme des tables  
le printemps indifférent et extasié  
sauve toutes les âmes toutes les graines et tous les esclaves endormis  
printemps noir  
dans le noir chuchotant volonté humaine  
mots prononcés par deux langues s'embrassant  
sifflante union  
serpent d'Eve  
des étoiles surgissent  
deux corps nus culbutent  
parmi des sapins de Noël décharnés  
enflammés comme abeilles et boutons de roses  
le feu devient poudre qui tombe  
les lèvres se reposent et sourient et dorment  
le feu balaie  
l'âtre du sang  
sur des étoiles doubles rouges et lointaines  
ils homologuent leurs testaments liés

\*

Blues  
la mer sera profonde  
l'oeil sera profond  
le dernier coup de cloche fut profond  
l'iceberg fut gelé  
le clou fut gelé  
la putain affamée était gelée  
la jungle était féroce  
la dent était féroce  
la pauvre clocharde est féroce  
le plat de tripes est mince  
l'omelette dans la poêle est mince  
aussi mince que la sagesse des siècles  
le faucon au zénith comprend  
la taupe sous la pelle comprend  
le cerveau recourbé comprend aussi  
ne l'oublie pas

\*

Blues

gris comme l'arctique

gris comme la mer

gris comme le coeur

gris comme l'oiseau dans l'arbre

rouge comme le soleil

rouge comme le rouge-gorge

rouge comme le coeur

rouge comme la hache dans l'arbre

bleu comme l'étoile

bleu comme le goéland

bleu comme le coeur

bleu comme l'air dans l'arbre

noir comme la langue

noir comme le vautour

noir comme le coeur

noir comme la fille pendue dans l'arbre

## DÉJÀ JADIS

Je retourne à la petite maison  
De Santa Monica Canyon où  
Andrée et moi avons été pauvres  
Et heureux ensemble. Parfois,  
Le ventre creux, nous volions des légumes  
Dans les potagers voisins.  
Ou bien, nous allions ramasser  
Des mégots, munis d'une torche.  
Mais nous pouvions nous baigner  
Toute l'année. Notre chien,  
Immense bâtard jaune, s'appelait  
Proclus et notre chat blanc,  
Cyprien. Nous venions de monter  
Notre première exposition commune ;  
On traduisait mes poèmes à Paris.  
Nous dessinions dans le jardin,  
Sous l'ombrage de l'acacia.  
Aujourd'hui, je descends de voiture  
Devant la maison au crépuscule.  
Les fleurs de l'acacia jonchent l'allée,  
Minuscules pastilles de laine d'or.  
Un parfum assoupissant et épais  
Pénètre la nuit naissante.  
L'arbre est deux fois haut comme le toit.  
À l'intérieur, un vieillard et  
Une vieille se tiennent sous la lampe.  
Revenu sur mes pas, je démarre vers  
La plage de Malibu pour retrouver  
Une amie d'enfance aux cheveux gris  
Et contempler ensemble la lune montante  
Sur les longs rouleaux ridant la baie.



## LES PRÉS AUX TREMBLES

Regarde. Écoute. La lune  
S'illumine. Ne bouge pas. Je ne veux plus  
Entendre cette kyrielle  
Nostalgique de maris et d'amants.  
Cesse de m'interroger  
Sur les femmes que j'ai eues.  
Tu n'es pas une écolière ni moi  
Un professeur de paléobotanique.  
C'est assez que la lumière verte  
Illumine le duvet de tes bras  
Comme un feu d'herbe et que tes yeux  
Soient des brouillards de la même lueur infinie.  
Laisse les plis et les divisions  
De ton anatomie envelopper  
Tous les horizons. Ô ma douce  
Topologie, mon illusion,  
Aussi arrogante et indomptable sois-tu,  
Nulle horloge ne peut mesurer  
Depuis quand tu t'es endormie  
Entre mes bras au beau milieu des  
Portes coulissantes, des rideaux tirés,  
Des poissons électriques, des lotus en sucre  
Et du clair de lune humide et chaud.

## OAXACA 1925

Tu étais une fille splendide  
Visage troublé, paupières vertes  
Bas de dentelle noire  
On s'est rencontrés dans un bar infect  
Tu as dit  
"Je m'appelle Nada  
Je ne veux rien de toi  
Je ne te prendrai rien  
Je ne te donnerai rien"  
Je t'ai raccompagnée par des ruelles  
Éclaboussées de lune, d'ordures et de chats  
Jusqu'à ta chambre désolée et désordonnée  
Tes pieds étaient sales  
Le vernis s'écaillait sur tes ongles  
On a passé une semaine main dans la main  
À vagabonder ensemble extasiés  
Par un été étouffant  
De guitares, de coups de feu, de feuilles tropicales  
Et d'ombres noires sous la lune  
Il y a une vie de cela

## LES HOMMES DE L'ORGANISATION DANS LA SOCIÉTÉ D'ABONDANCE

Entre chien et loup : mon épouse  
Et mes filles préparent le dîner  
Dans la cuisine. J'éteins  
Ma lampe et me repose les yeux.  
Derrière la vitre la neige  
A viré au bleu profond. Antoine  
Et Cléopâtre après une rude journée.  
Je vois ces hommes et ces femmes  
Vigoureux rachitiques  
Otant leurs habits de dentelle, de velours  
Et de brocart d'or, qui grimpent  
Au lit ensemble, nus,  
Des poux sous leurs aisselles puantes parfumées,  
La couche pleine de punaises.

## SOUS LES CYPRÈS, AU SOMMET DU CHEMIN DE CROIX

Je t'emmène près de San Miniato  
Manger une pastèque  
Boire une limonade  
Dans cette chaude soirée  
Où l'Arno à sec s'estombe dans son lit de pavés blancs  
Vin miel huile d'olive  
Embaument l'air de leurs secrètes vapeurs  
Tandis qu'une potière noire  
Tourne tourne tourne  
Un vase épousant  
Le renflement de tes hanches  
Des amants soupirent dans l'ombre  
Nous sommes perdus entends-tu  
Nous sommes tous perdus  
Les cent cloches éclatent  
Les étoiles parlent

## CINQUE TERRE

Une voix sanglote sur le sable de couleur  
À l'endroit où des chevaux multicolores  
Courent dans la houle  
Nous seuls dans l'univers  
Où les chagrins roulent comme l'océan  
De l'amour perdu  
Sous l'étoile du matin  
Qui choit du ciel  
Dans l'eau pâle aveugle  
Tandis que nous faisons l'amour  
À l'extrémité de la falaise  
Là où les vignes butent  
Contre une lisière d'antiques  
Oliviers argentés

## HAUTE PROVENCE

Tous les soirs à sept heures  
Nous nous retrouvions sous les vols des hirondelles  
Dans l'ombrage dense des antiques platanes  
À la même terrasse de café  
Sur une placette d'herbe et de gravier  
Entourée de maisons de pierre blonde  
Où l'eau d'une fontaine —  
Parlait à voix basse la langue  
Des habitants du centre de la terre  
Fumée rose et verte dorée et bleue  
Des brins d'oliviers et des sarments  
Qui monte des fourneaux où mijotent les dîners  
Broderies des hirondelles  
Haut dans l'immensité du ciel  
Nous échangeons des baisers dans le soir parfumé  
Puis partions main dans la main  
Le long d'une route en lacets  
Qui passait un pont romain  
La roue du moulin  
Qui lentement pivotait  
Dans l'eau évanescence  
Du lit ténébreux  
Jusqu'au ciel à peine éclairé  
Retenait dans ses godets moussus  
Un aquarium de poissons étincelants  
Tels que personne n'en vit jamais  
Assis à flanc de coteau nous observions la ville  
En contrebas comptant les coups de cloche  
Et les étoiles qui s'allumaient une à une  
Toi qui avais les cheveux flous un corps de plume  
As-tu regardé cette demi-lune  
Qui est passée il y a dix heures  
Au bout de ta rue en pente  
Flottant sur la Méditerranée

## PETIT À PETIT

Nous dormions nus  
À même les couvertures lorsque saisis  
Par le froid nous avons rampé  
Sous les draps chauds et fait l'amour  
Au petit jour tu as dit  
"Il a neigé cette nuit sur la montagne"  
Là-haut sur la diorite bleue noire  
Frêles taches de neige orange  
Dans l'aurore rougeoyante  
J'ai répondu  
"Cela fait des mois qu'il neige  
Partout sur le Canada en Alaska  
Sur le Minnesota dans le Michigan  
À cette seconde il tombe de la neige fondue  
Sur les rues endormies de Chicago  
Petit à petit on refait le monde  
Même au Mexique même pour nous"

## LA ROUE TOURNE

Tu portais robe de satin et voile de gaze  
À présent tu séjournes avec moi en montagne près des cascades.  
J'ai lu jadis ces vers que Po Chu Yi  
Composa quand il avait un certain âge.  
Il surent me toucher malgré ma jeunesse.  
J'ignorais alors que, à mi-vie,  
Une ravissante et jeune danseuse  
M'accompagnerait près des chutes de cristal,  
Sous les sommets de neige et de granit.  
Je savais moins encore qu'elle serait  
À la différence de Po, ma propre fille.  
La terre se tourne vers le soleil.  
L'été s'installe sur les cimes.  
Des coqs de bruyère bleus tambourinent dans les sapins rouges  
Au long des jours lumineux.  
Tu piques des plumes de geai bleu et de colaptes  
Dans tes cheveux.  
Deux fois deux hirondelles d'un vert violet  
Jouent au-dessus du lac.  
Les oiseaux bleus sont revenus  
Nicher sur la petite île.  
Les hirondelles boivent au vol,  
Badinent, zigzaguent, piquent  
Et rappellent celles qui virevoltent  
Sur le Ponte Vecchio et sous ses arches  
Une pluie fine traverse le lac  
Dans un léger sifflement. Après l'ondée,  
Des vesses de loup géantes, pareilles à des carapaces  
De tortues, naissent au bord du pré.  
Les neiges de mille hivers  
Fondent sous le soleil d'un unique été.  
Des cyclamens sauvages éclosent près du ruisseau.  
Des truites tournent dans l'eau transparente.  
Cris des marmottes, le soir, dans les rochers.  
Le Scorpion s'enroule sur les champs de glace qui miroitent.  
Un moineau nocturne à couronne blanche chante au coucher de lune.  
Le tonnerre gronde dans le lointain.  
Notre campement, lumière isolée  
Au coeur de cent monts et cascades.  
Les voix entremêlées de l'eau  
Qui chute conversent la nuit durant.  
Au chaud dans ton duvet,  
Joues et paupières éclairées par les étoiles,  
Ton souffle s'abaisse et s'élève  
Avec un minuscule nuage dans la nuit gelée.  
Dix mille chants d'oiseaux saluent le jour.  
Dix mille années tournent inchangées.  
Cela fut et ne se retrouvera plus.

## YIN ET YANG

Le printemps est de retour sur la Côte Rocheuse,  
Chaud, parfumé, sous la lune de Pâques.  
Les fleurs ont repris leur place.  
Les oiseaux ont retrouvé leurs arbres.  
Les étoiles d'hiver se couchent dans l'océan.  
Les étoiles d'été se lèvent des montagnes.  
L'air fourmille d'atomes de vif-argent.  
La résurrection enveloppe la terre.  
Géométriques, resplendissants, immortels,  
Hommes et animaux défilent à travers le ciel  
Menant leur cérémonie mystérieuse.  
Le Lion donne la lune à la Vierge.  
Celle-ci se tient au carrefour du ciel,  
La pleine lune dans sa main droite,  
Dans la gauche, un épi de blé scintillant.  
Le rite de renaissance atteint son apogée  
Il resurgit du monde d'en bas  
Proclamé dans la lumière du zénith.  
Dans le monde d'en bas le soleil nage  
Entre les poissons nommés Oui et Non.

Bibliothèque Anarchiste  
Anti-copyright



Kenneth Rexroth  
Poèmes  
1966

Consulté le 15 août 2016 de theyliewedie.org

Poèmes traduits de l'Américain par Joël Cornuault et parus dans les livres *L'automne en Californie* (Éditions Fédérop, 1994) et *Les constellations d'hiver* (Librairie La Brèche, 1999). Les poèmes originaux sont extraits de *The Collected Shorter Poems of Kenneth Rexroth* (New Directions Publishing Corp., 1966).

« Requiem pour les morts d'Espagne » et « L'automne en Californie » évoquent la guerre civile en Espagne (1936–39) ; le deuxième poème évoque la guerre sino-japonaise. « Autre exercice matinal » fait référence à la trahison des insurgés chinois par les staliniens en 1927 (Borodine y était le représentant du IIIe Internationale) ; les dernières lignes du poème fait vraisemblablement allusion à la grève générale de San Francisco (1934). « Le 22 août 1939 » et « Le vendeur de poisson ambulant et le cordonnier » ont été écrits sur les anniversaires de l'exécution des anarchistes Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti en 1927. « Andrée Rexroth » était la première femme de Rexroth ; Marie Kass (célébrée dans l'imitation du poète latin « Martial ») était la deuxième. Frieda Lawrence (mentionnée dans le deuxième poème à Andrée) était la veuve de D.H. Lawrence. Le début de « Quand avec Sappho » est une traduction de Sappho par Rexroth lui-même. « Billet de Noël à Geraldine Udell » évoque le Chicago des années vingt (*Gas* était une pièce de théâtre d'avant-garde ; Eugène Debs, Alexandre Berkman, Jim Larkin et Big Bill Haywood furent parmi leurs contemporains). Les « Deux poèmes pour Brew et Dick » ont été enregistrés par Rexroth avec la musique de Duke Ellington et Charlie Parker.

**fr.theanarchistlibrary.org**